L'Abeille de la Nouvelle-Orleans.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT ET DE LA TROISIEME MUNICIPALITE.—NOUVELLE-ORLEANS, MERCREDI MATIN, 22 OCTOBRE 1845.

PUBLIE PAR
MAGNE & WEISSE.

CONDITIONS DE L'ABEILLE:
ABONNEMENT:
Journal quotidien, une année d'avance $12
Journal de la campagne, deux fois par semaine, une année d'avance, 5

Nouvelle-Orléans:
MERCREDI MATIN, 22 OCTOBRE 1845.

CANDIDATS WHIGS:
POUR GOUVERNEUR,
WILLIAM DEBUYS.
POUR LIEUTENANT GOUVERNEUR,
EDWARD SPARROW.

NOS RELATIONS AVEC L'ANGLETERRE.

La correspondance que le *Courier de Charleston* reçoit de Washington, esquisse d'une façon intéressante la situation de nos affaires avec la Grande-Bretagne; nous en donnons une traduction complète. Nous y ajouterons seulement une ou deux observations. Si nous devons avoir la guerre avec la plus puissante nation de l'Europe, il faut prendre d'énergiques mesures pour la faire à armes égales. Le courage personnel, l'audace indomptable et l'admirable persévérance de nos compatriotes, seront d'un grand poids dans la balance; mais quoi qu'on fasse, elles ne peuvent suffire, surtout sur l'océan qui serait nécessairement le principal champ de bataille et que parcourraient dans tous les sens les innombrables navires à vapeur de notre rival. Notre marine si longtemps négligée, notre marine qui, dès son enfance, a conquis une renommée impérissable par cent combats heureux contre les bâtiments de la souveraine des mers, notre marine devrait être encouragée, devrait être augmentée. Une portion des revenus du pays devrait être appliquée à la construction et à l'équipement de navires à vapeur. Avec l'étendue de côtes que nous possédons, notre marine doit être notre principale défense. Si nous arrivons à une collision avec l'Angleterre, il est évident que ses attaques se porteront surtout contre les villes qui bordent l'Atlantique et le golfe. Nous devons donc songer à mettre nos côtes et notre marine marchande à l'abri des funestes invasions des croiseurs anglais et de leurs canons à la Paixhans. Nous serons hors d'état de le faire avec les forces minimes que nous possédons aujourd'hui. La guerre en ce moment nous causerait des pertes énormes; elle ruinerait notre commerce; elle compromettrait l'existence de nos principales cités. Il serait donc important, si en effet l'état de nos relations est aussi précaire que le prétend la correspondance ci-dessous, il serait important que le Président Polk et le secrétaire de la marine appelassent énergiquement l'attention du Congrès sur la nécessité de voter des fonds pour l'augmentation de notre marine. Ne nous contentons point d'avoir quelques frégates et quelques bateaux à vapeur; ayons une marine qui soit en harmonie avec notre importance nationale, et nous n'aurons pas à nous inquiéter des rugissements du lion britannique.

Washington, 12 octobre 1845.

"L'Union d'hier contient un paragraphe tout-à-fait significatif qui confirme pleinement mes impressions relativement au caractère du message à l'ouverture du prochain Congrès. Hier avait été dit à Lorette, il y a quelques semaines, par quelqu'un qui en avait la certitude, que le Président dans son message, répéterait la déclaration que notre titre à l'Orégon est clair et incontestable, et qu'il annoncerait la détermination de persister à maintenir les droits des États-Unis à ce territoire tout entier, situé au-delà de la latitude. L'Union fait entendre que l'ancien de cette politique ne seront pas désapprouvés par la conduite du Président, ainsi qu'on pourra s'en convaincre avant soixante jours. Parlant, le message mettra le tout en lumière.

"M. Edward Everett a laissé entendre que nos relations avec l'Angleterre sont si délicates qu'il ne pourrait y faire allusion sans se compromettre; et lorsque journaux, particulièrement le Courrier de New-York, déclarent que le ministre M. Everett ont singulièrement accru leur sollicitude relativement aux relations. Les mesures soudaines et remarquables que l'Angleterre a prises pour l'augmentation de sa marine à vapeur, ont excité toute l'attention et la sollicitude des Américains qui sont à l'étranger. On dit que sir Robert Peel a l'envie de se trouver juste assez tôt pour faire une déclaration que l'Angleterre a droit dans cette question de l'Orégon et *les maintiendra*.

"On nous précisent rien de tous, comme nous l'avons dit déjà que l'Angleterre a des desseins sur la Californie, comme d'une grande importance pour elle, et sur laquelle elle possède une hypothèque de plusieurs millions. Le gouverneur Pakenham a dit qu'elle n'est pas disposée à abandonner. Le journal de la presse anglaise, et les gouvernement lui-même, ont été plus réservés. Mais il est certain qu'on a été si mortifié, ces derniers jours, d'une indication d'une prochaine rupture.

"Pourtant la politique de l'Angleterre est toujours la paix. Tous ses grands intérêts exposent à la guerre. Les propriétaires, les négociants, les manufacturiers sont tous des ardents ardents d'une paix perpétuelle; mais une sorte de fanatisme se prononce puissamment à leur cause. Il est vrai que, si l'ennemie la guerre à grande cité. Parmi les classes inférieures du peuple la guerre serait aussi populaire; car, si l'on fait de bons chasseurs, ces classes sont encore bien moins disposées envers nous que les classes celaires. Bien-de-gens pensent, et quelque correspondance est affirme que rien ne pourra vaincre la Grande Bretagne à la guerre, qu'elle assiérera sûrement à nos côtes sanglantes, qu'elle fuiera passer avec chagrin, mais sans s'y opposer par des mesures efficaces, l'annexion du Texas, de la Californie, de l'Orégon, du Canada &c. La Grande Bretagne est plus puissante pour faire la guerre qu'elle ne l'a jamais été à aucune époque de son histoire, et, quoique l'on en dise, il n'est pas impossible qu'il se présente des circonstances qui la fassent descendre dans la lice.

"Le bill de l'Orégon qui a passé à la Chambre et échoué au Sénat durant la dernière session, aurait amené la question au point décisif. Ce bill non seulement étendait notre juridiction sur l'Orégon, mais encore assurait notre juridiction exclusive par l'occupation militaire. Ce bill, qu'avait-il de plus que de poser et de faire ce que le Congrès lui ordonne? Si le Congrès lui ordonne, pourquoi souffrir une semblable mesure et rester paisible, elle nous laisserait-ils, selon toute probabilité prendre le Canada et Cuba. Eh bien! un bill parfaitement identique à celui-là passera au Congrès cette session, et y passera dans les premiers jours. Au moment où il sera adopté, nous serons bien de nous préparer à une guerre défensive."

"..... Il (M. Barrett) n'a été remercié par M. Polk qu'à cause de ses opinions politiques, qui ne sont pas en harmonie avec celle de l'administration Fédérale."

[*Courrier du N.*]

Il n'est pas possible de dire plus clairement que M. Barrett a été destitué uniquement pour cause d'opinion.

Dans son numéro du 17, le *Courrier* dit que le nouveau collecteur a conservé même des fonctionnaires whigs. Puis il ajoute :

"Ces faits sont plus éloquents que tous les commentaires que nous pourrons en déduire. Ils démontrent à l'évidence que la persécution pour opinions politiques n'est point à l'ordre du jour parmi la vraie démocratie de l'Union."

Nous sommes curieux de savoir comment on concilierait tout cela. D'un côté on avoue que M. Barrett a été destitué pour cause d'opinion, de l'autre on affirme que "la persécution pour opinions politiques n'est point à l'ordre du jour parmi la vraie démocratie." La contradiction est palpable.

S'il est de règle pour la *vraie démocratie* de ne pas destituer pour cause d'opinion, M. Polk n'appartient pas à la "vraie démocratie," puisqu'il a destitué pour cause d'opinion.

Nous espérons que notre confrère qui a, lui, une "politique certaine" expliquera cette contradiction d'une manière satisfaisante.

La malle a manqué hier sur toute la ligne au-delà de Charleston. Il est donc probable que nous aurons aujourd'hui les nouvelles d'Europe que doit apporter à New-York le *Great Britain*; car il est de règle que la malle qui devrait apporter les nouvelles manque. Nous en avons parlé souvent, mais toujours inutilement. Il faut donc en prendre son parti et attendre que l'administration veuille bien faire cesser ces abus.

Le secrétaire de la trésorerie vient de passer aux collecteurs des douanes des principaux ports de l'Union, une circulaire relative aux marchandises portées en douane, et aux frais de charroie, magasinage, etc.

La circulaire porte entre autres dispositions que lorsqu'il sera permis aux négociants d'entreposer dans des magasins particuliers, ils auront à payer la moitié du magasinage ordinairement perçu par la douane.

En conséquence, le collecteur de notre port vient d'adresser aux importateurs une note les prévenant qu'ils auront à s'y conformer à l'avenir.

CHRONIQUE LOCALE.

EXPOSITION AU PHARE—Victorine, esclave de M. Théo. Yard, convaincue de vol, a été exposée hier au pilori et a reçu ensuite 25 coups de fouet, à la geôle.

Jacques Weyl et Jules Warnoc, accusés d'être entrés dans la chambre de P. Jarjoux et d'y avoir enlevé plusieurs objets, seront examinés de nouveau, par le recorder.

FLORIDE.—Les nouvelles de la Floride sont infiniment plus satisfaisantes qu'on ne s'y attendait. Les locofocos ayant tout emporté en mai dernier, tout portait à croire que le candidat whig pour le Congrès, M. Cabell, n'avait aucune chance. Il en est autrement cependant. Les recours qu'on a des deux tiers de l'Etat, comprenant quelques-uns des plus forts comtés locofocos, donnent à Cabell une majorité de 462 voix et un gain whig sur les dernières élections de 1,026. Les comtés dont on attend encore les retours donnent en mai 600 voix de majorité locofoco. De sorte que si le vote était le même, M. Cabell aurait été à une très petite majorité. L'élection du candidat whig est donc probable.

L'hon. M. Washington, ex-membre de Congrès pour le district de la Floride, vient de donner un nouvel exemple de son dévouement aux institutions particulières.

GEORGIE.—On a tous les retours maintenant, sauf ceux de Rabun et Montgomery, dont le vote se compose habituellement, le premier étant locofoco et le second whig.—La majorité de Crawford est de 1,626. Dans le Sénat, les whigs comptent vingt-deux membres et les locofocos vingt-cinq.

Dans la Chambre, les whigs auront soixante-neuf représentants et les locofocos soixante.

[illegible] *Trade.*—Les Anglais viennent de conclure un traité de commerce [illegible] avantageux et le droit d'importer dans ce pays pays certaines marchandises à l'exclusion de toutes autres nations. C'est un marché de près de trois millions d'francs. Nous trouvons dans une lettre de Batavia des détails curieux sur ce traité, qui a eu lieu au mois d'avril dernier, et que le gouvernement britannique s'est bien gardé de faire connaître autrement que par des modifications de tarifs sur les sucres, riz, les cotons et les autres provenances de cette contrée, appliquées à l'Angleterre et à ses colonies. Le royaume de Siam est un des trois grands états de l'Indo-Chine; il est riche et fertile, mais son industrie est encore dans l'enfance, et son commerce, peu étendu, se trouve presque entièrement entre les mains des Chinois. Les Hollandais et les Américains y font quelques envois, mais les Anglais y ont la suprématie sur eux.

Depuis plusieurs années, ils se sont emparés de l'état qui est actuel, Kioma-Mon-Techit en lui envoyant à des intervalles périodiques, des présents magnifiques; ils ont maintenant à Bangcock un agent sédentaire. C'est ce dernier qui a négocié le traité en question. Jusqu'ici les objets apportés d'Europe et d'Amérique sont les draps, les tissus de coton, les ouvrages de fer, les armes à feu, la verrerie, les jouets fins et la parfumerie."

L'hon. Wm. Preston de la Caroline du Sud est maintenant à peu près remis de sa récente maladie.

Le Worcester Agis dit qu'une maison de commerce sous la raison de Harvin Hunt & Co. dépenses annuellement un million de piastres en annonces et [illegible] trouve bien, vu la quantité d'affaires que ce moyen lui procure.

MORT SUBITE—On lit dans le Norfolk Herald du 4 : "Un soldat appartenant au 6e régiment d'artillerie des E. U., M. Lambert Cole, en service au fort Monroe, est mort subitement dimanche soir dans la pension de M. J. P. Tuttle, grande rue, au sortir de son dîner.

TRAVAUX PUBLICS EN FRANCE—CHEMINS DE FER.—Les travaux du chemin de fer de Rouen au Havre sont poussés avec une activité telle, que tout autorise à penser que la circulation aura lieu sur ce chemin au commencement du mois de mai 1846.

La première section s'étend depuis Sotteville jusqu'à Barentin : c'est là que l'on a eu les plus grands travaux à exécuter. Les tunnels, au dehors de Rouen, sont terminés, et ce n'est une longueur de 170 mètres. Celui du Mont-Sainte Catherine, dont on avait été obligé de retarder le percement à cause des eaux, est percé aujourd'hui sur toute la longueur. Ce tunnel est de 1,000 mètres, 750 mètres, et ouvert complètement sur 150 autres mètres.

Les travaux d'art sont terminés, à l'exception des points à établir sur les routes royales 188 et 20, et de ceux à faire sur la rue Verte à Boudeville, sur le chemin de la Ferme.

Le pont à construire sur la Seine, à Rouplet, a aujourd'hui six piles entièrement fondées, qui sont vues au-dessus des eaux ordinaires; la culée de côté d'Etoplet est faite.

Tous les remblais sont faits, à l'exception de ceux de Maromme, où il reste à faire 90,000 mètres cubes.

La pose des rails est faite pour cette section sur les deux tiers du remblai de Sotteville, et sur trois quarts entre Rouen et le remblais de Maromme.

Le grand viaduc du Houlme est à peu près terminé. Le viaduc de la route de Dieppe est achevé. Le monumental viaduc de la vallée de Malaunay, entre le viaduc et celui de hoit arches place dans le fond de la vallée, n'est sur toute sa longueur aux deux tiers de sa hauteur.

Les piles du viaduc de huit arches sont à la hauteur des naissances.

Le remblai à la suite et la tranchée à l'entrée du souterrain de Notre-Dame des Champs, est presque achevé.

Le grand souterrain de Notre Dame des Champs, de 2,200 mètres de longueur, et le petit souterrain dit d'Enfer qui n'est séparé du premier que par une tranchée de 161 mètres, sont ouverts à grande section sur toute leur longueur et maçonnés sur les deux tiers de cette même longueur.

Les énormes déblais et remblais compris entre ces souterrains et le grand viaduc de Barentin peuvent être considérés comme aux deux tiers de leur totalité.

Les piles du grand viaduc de Barentin sont toutes à la hauteur des naissances, et plusieurs arches sont terminées. On espère achever dans la campagne.

Depuis Barentin jusqu'à Yvetot, les travaux ne sont pas aussi importants que dans la première section, mais ils sont poussés avec la même activité.

Les sont peu considérables entre Yvetot et Bolbec.

De ce dernier Bolbec jusqu'au Havre, toutes les principales tranchées et plusieurs ponts sont commencés.

FEUILLETON.

LE COMTE DE MONTE CHRISTO

PAR ALEXANDRE DUMAS.

QUATRIEME PARTIE.

(Voir l'Abeille du 20 octobre, dernier 21 octobre.)

ON NOUS ECRIT DE JANINA (Suite.)

Au même moment, c'est à dire comme neuf heures du matin, empoisonnait le comte de Morcerf, vêtu de noir, boutonné méthodiquement, la démarche sévère et la parole brève, se plaignait à la maison des Champs-Elysées.

—M. le comte vient de sortir, il y a une demi-heure à peu près, dit le concierge.

—A-t-il emmené Baptistin? demanda Morcerf.

—Non, monsieur le vicomte.

—Appelez Baptistin, je veux lui parler.

Le concierge alla chercher le valet de chambre lui-même, et un instant après revint avec lui.

—Mon ami, dit Albert, je vous demande pardon de mon indiscrétion, mais j'ai voulu vous demander à vous même si votre maître était bien réellement sorti?

—Oui, Monsieur, répondit Baptistin.

—Même pour moi?

—Je sais combien mon maître est heureux de recevoir Monsieur, et je ne gagderais bien de confondre Monsieur dans une mesure générale.

—Tu as raison, sot! dit le jeune homme.

—Mais, monsieur, si le comte vous demande?

—Tu ne le verras point!

—Et si je le rencontre?

—Tu ne le reconnaîtras point!

—Mais, nous ne le battons.

—Non, tout ne vous battrez pas, car il vous répondra qu'il y avait peut-être dans l'armée grecque quelques officiers qui s'appelaient Fernand.

—Nous nous battrons malgré cette réponse. Oh! je veux que cela disparaisse .... Mon père, on se moque de moi!

—Eh bien si mettre Monsieur le comte fondée à croire que ce Fernand n'a rien de commun avec M. le comte de Morcerf, dont le nom de baptême est aussi Fernand.

—Je ne sait une rétractation pleine et entière; je ne me contenterai point de celle-là!

—Et vous allez lui envoyer vos témoins?

—Oui.

—Vous avez fort.

Cela sent dire que vous me refusez le service que je venais vous demander.

—Ah! vous savez ma théorie à l'égard du duel, je vous ai fait ma profession de foi à Rome, vous vous la rappelez.

—Cependant, mon cher comte, je vous ai trouvé ce matin, dans ce bureau, exécutant une composition pu en harmonie avec cette théorie.

—Parce que, mon cher ami, vous comprenez, il ne faut jamais rien faire seul. Quand on est avec des fous, il faut faire comme eux. Je vous ai rencontré, en passant, à l'autre, quelques cervelles brûlés qui m'ont pas plus de moyen de me chercher querelle que vous n'en avez d'aller chercher querelle à Beauchamp, me m'inverra aux témoins, mais m'amènera chez un endroit public: eh bien! ce cerveau brûle, il faudra bien que je le tue.

—Vous admettez donc que vous-même vous vous battrez?

—Pardieu!

—Eh bien! alors pourquoi voulez-vous que moi je ne me batte pas?

—Je ne dis pas que vous ne devez pas vous battre, je dis seulement que ce duel est une chose grave et laisse-le il faut réfléchir.

—A-t-il réfléchi, lui, pour insulter mon père?

—Il n'a pas réfléchi, et qu'il vous l'avoue, il ne fait pas tout en vouloir.

—Oh! mon cher comte, vous êtes beaucoup trop indulgent!

—Et vous beaucoup trop rigoureux. Voyons je suppose ..... écoutez bien ceci: je suppose .... N'ai-pas vous l'idée de ce que je vous dis!

—Je suis attentif.

—Je suppose que le fait rapporté soit vrai.....

—Un fils ne doit pas admettre une pareille supposition sur l'honneur de son père.

—Eh! mon Dieu, nous sommes dans une époque où l'on admet tout de chose!

—C'est justement le vice de l'époque.

—Avez-vous la prétention de la réformer?

—Oui, à l'endroit de ce qui me regarde.

—Mon Dieu! quel rigoriste vous faites, mon cher ami!

—Je suis aimé.

—Rien vous inaccessible aux bons conseils?

—Non, quand ils émanent d'un ami.

—Et croyez-vous le vôtre?

—Oui.

—Eh bien, avant d'envoyer vos témoins à Beauchamp, informez-vous.

—Au reste de qui?

—Eh parbleu, auprès d'Haydée, par exemple.

—Mêler une femme dans tout cela, que peut-elle y faire?

—Vous déclarer que votre père n'est pour rien dans la défaite en dans le mort du sien par exemple, ou vous éclairer à ce sujet, et par hasard votre père avait eu le malheur.....

—Je vous ai déjà dit, mon cher comte, que je ne pouvais admettre une pareille supposition.

—Vous refusez donc ce moyen?

—Je le refuse.

—Absolument?

—Absolument!

—Alors, un dernier conseil.

—Soit! mais le dernier.

—Ne le voulez vous point?

—Au contraire, je vous le demande.

—Ne croyez point de témoins à Beauchamp.

—Comment?

—Allez le trouver vous-même.

—C'est contre toutes les habitudes.

—Votre affaire est en dehors des affaires ordinaires.

—Et pourquoi dis-je y aller moi-même, voyons?

—Parce qu'ainsi l'affaire reste entre vous et Beauchamp.

—Et bien! dans trois semaines, soit! dit Morcerf. Mais songez-y, dans trois semaines il n'y aura plus ni Janina ni Ali-Tebelin.

—Il reint la note en passant cette fois sur chaque mot.

—Mais où voyez-vous, Monsieur, que je demande Beauchamp, que Fernand de journal soit vivant?

—Nulle part, je le sais bien, mais d'autre le vrai. C'est pour cela que je vous dis que le fait soit vrai.

Alors mais je veux, Beauchamp levez les yeux sur Morcerf, et, les baissant presque aussitôt, il demeura pensif.

—Vous demeurez en fait, mais en pas, Beauchamp, répète Morcerf avec une colère croissante, quoique toujours concentrée.

—Oui, dit Beauchamp.

—A la bonne heure! de Albert.

—Mais quand je dis que je ne sais rien.

—Comment!

—Oui, je choue vaut la peine d'être déclarée et je sûrement.

—Pardon, mon cher ami, vous comprenez, il ne faut pas vous dire que vous vous trompez, vous vous trompez pas que vous vous trompez, vous vous trompez de cette question, si vous croyez que vous vous trompez de cette question?

—Eh bien! dit Albert en regardant Albert avec ce sourire qui lui était particulier et qui savait prendre la nuance de toute les passions.

—Monsieur, reprit le jeune homme, il y a si peu pour me demander raison que vous êtes venu, il faut que vous ne vous trompez pas.

—Mais, en ce cas, voyons, si malgré toutes mes précautions, tous mes procédés, si j'ai un duel, me serviras-vous de témoin?

—Mais, mon cher ami, dit Monte-Christo avec une gravité suprême, vous avez dû voir qu'on temps et lié j'étais tout à votre dévotion; mais le service que vous me demandez là sort du cercle de ceux que je puis vous rendre.

—Pourquoi cela?

—Peut-être le saurez-vous un jour.

—Mais en attendant?

—Je demande votre indulgence pour mon secret.

—C'est bien. Je prendrai Franz et Château-Renaud.

—Prenez Franz et Château-Renaud, ce sera à merveille.

—Mais enfin, si je me bats, vous me donnerez bien une petite leçon d'épée ou de pistolet?

—Non, c'est encore une chose impossible.

—Singulier homme que vous faites, allez! Alors vous ne voulez vous mêler de rien?

—De rien absolument.

—Alors n'en parlons plus. Adieu, comte.

—Adieu, vicomte.

Morcerf prit son chapeau et sortit.

A la porte, il retrouva son cabriolet, et, continuant du mieux qu'il put sa colère, il se fit conduire chez Beauchamp; Beauchamp était à son journal.

Albert se fit conduire au journal.

Beauchamp était dans un bureau sombre et pendreux comme sont de fondation les bureaux des journaux.

On lui annonça Albert de Morcerf. Il fit répéter deux fois l'annonce; puis, mal convaincu encore, il cria: Entrez!

Albert parut.

Beauchamp poussa une exclamation de surprise en voyant son ami franchir les lisses de papier et fouler d'un pied mal assuré les journaux de toutes grandeurs qui jonchaient non point le parquet, mais le carreau rougi de son bureau.

—Par ici, par ici, mon cher Albert! dit-il en tendant la main au jeune homme qui diable vous amène? dites-vous perdu comme le petit Poucet, en vous-vous tout bonnement me demander à déjeuner? Tâchez de trouver une chaise; tenez, là-bas, près de ce gros-nion qui, seul ici, me rappelle qu'il y a un année dont quelque ici ne sont pas des feuilles de papier.

—Beauchamp, dit Albert, c'est de votre journal que je viens vous parler.

—Vous parler, Monsieur? Que désirez-vous?

—Je désire une rectification.

—Venez, une rectification! A propos de quoi, Albert? Mais asseyez-vous donc!

—Merci, répondit Albert pour la seconde fois, et avec un léger signe de tête.

—Expliquez-vous.

—Une rectification sur un fait qui porte atteinte à l'honneur d'un de mes amis.

—Allons donc! dit Beauchamp surpris. Quel fait? Cela ne se peut pas.

—Le fait qu'on vous a écrit de Janina.

—De Janina?

—Oui, de Janina. Et vous vous avez l'air d'ignorer ce qui m'amène?

—Sur mon honneur!... Expliquez, un journal d'hier!

—Cela ne vous intéresse point, je vous supplie le mien.

Beauchamp lut en bondissant:

"On nous écrit de Janina, etc. etc."

—Vous comprenez que je fait est grave, dit Morcerf quand Beauchamp eut fini.

—Cet officier est donc votre parent? demanda le journaliste.

—Oui, dit Albert en rougissant.

—Eh bien! que voulez-vous que je fasse pour vous être agréable? dit Beauchamp avec douceur.

—Je voudrais, mais cher Beauchamp, que vous rétractassiez ce fait.

Beauchamp regarda Albert avec une attention qui annonçait seulement beaucoup de bienveillance.

—Voyons, dit-il, cela vous nous entraîner dans une longue causerie; car c'est toujours chose grave qu'une rétractation. Asseyez-vous; je vais relire ces lignes incriminées.

Albert s'assit et Beauchamp relut les lignes incriminées par son ami avec plus d'attention que la première fois.

—Eh bien! vous le voyez, dit Albert avec fermeté, avec ruiner même, on a quelqu'un de ma famille, et nous nous entraîner dans une longue causerie.

—Voyons ... voyons ...

—Oui, je veux.

—Permettez-moi de vous dire que vous n'êtes point parlementaire, mon cher vicomte.

—Je ne veut point l'être, répliqua le jeune homme avec lenteur; je tournerais la rétractation d'un fait que vous avez énoncé hier, et je l'attendrai. Vous êtes avec mon ami, continue Albert les lèvres serrées, voyant que Beauchamp, de son côté, commençait à relire ces lignes pour la seconde fois, vous êtes avec mon ami, pour comprendre ma détermination. Vous avez, je l'espère, vous être certain en pareille circonstance.

—Si je suis votre ami, Morcerf, vous finirez par me le faire oublier avec des mots pareils à ceux de tout à l'heure.... Mais voyons, je ne nous fâchons pas, je ne nous, ses encore.

—Voyons, quel est Fernand?

—C'est mon père, tout simplement, et, dit Albert: M. Fernand Mondego, comte de Morcerf, un vieux militaire qui a vu vingt champs de bataille, et dont on voudrait couvrir les nobles cicatrices avec la fange impure ramassée dans le ruisseau.

—C'est votre père! dit Beauchamp, alors c'est autre chose; je comprends votre indignation, mon cher Albert. Mêmes dans.....

Il relut la note en passant cette fois sur chaque mot.

—Mais où voyez-vous, Monsieur, que je demande Fernand de journal soit vivant?

—Nulle part, je le sais bien, mais d'autre le vrai. C'est pour cela que je vous dis que le fait soit vrai.

Alors mais je veux, Beauchamp levez les yeux sur Morcerf, et, les baissant presque aussitôt, il demeura pensif.

—Vous demeurez en fait, mais en pas, Beauchamp, répète Morcerf avec une colère croissante, quoique toujours concentrée.

—Oui, dit Beauchamp.

—A la bonne heure! de Albert.

—Mais quand je dis que je ne sais rien.

—Comment!

—Oui, je choue vaut la peine d'être déclarée et je sûrement.

—Pardon, mon cher ami, vous comprenez, il ne faut pas vous dire que vous vous trompez, vous vous trompez pas que vous vous trompez, vous vous trompez de cette question, si vous croyez que vous vous trompez de cette question?

—Eh bien! dit Beauchamp en regardant Albert avec ce sourire qui lui était particulier et qui savait prendre la nuance de toute les passions.

—Monsieur, reprit le jeune homme, il y a si peu pour me demander raison que vous êtes venu, il faut que vous ne vous trompez pas.

—Mais, en ce cas, voyons, si malgré toutes mes précautions, tous mes procédés, si j'ai un duel, me serviras-vous de témoin?

—Mais, mon cher ami, dit Monte-Christo avec une gravité suprême, vous avez dû voir qu'en temps et lié j'étais tout à votre dévotion; mais le service que vous me demandez là sort du cercle de ceux que je puis vous rendre.

—Pourquoi cela?

—Peut-être le saurez-vous un jour.

—Mais en attendant?

—Je demande votre indulgence pour mon secret.

—C'est bien. Je prendrai Franz et Château-Renaud.

—Prenez Franz et Château-Renaud, ce sera à merveille.

—Mais enfin, si je me bats, vous me donnerez bien une petite leçon d'épée ou de pistolet?

—Non, c'est encore une chose impossible.

—Singulier homme que vous faites, allez! Alors vous ne voulez vous mêler de rien?

—De rien absolument.

—Alors n'en parlons plus. Adieu, comte.

—Adieu, vicomte.

Morcerf prit son chapeau et sortit.

A la porte, il retrouva son cabriolet, et, continuant du mieux qu'il put sa colère, il se fit conduire chez Beauchamp; Beauchamp était à son journal.

Albert se fit conduire au journal.

Beauchamp était dans un bureau sombre et pendreux comme sont de fondation les bureaux des journaux.

On lui annonça Albert de Morcerf. Il fit répéter deux fois l'annonce; puis, mal convaincu encore, il cria: Entrez!

Albert parut.

Beauchamp poussa une exclamation de surprise en voyant son ami franchir les lisses de papier et fouler d'un pied mal assuré les journaux de toutes grandeurs qui jonchaient non point le parquet, mais le carreau rougi de son bureau.

—Par ici, par ici, mon cher Albert! dit-il en tendant la main au jeune homme; qui diable vous amène? dites-vous perdu comme le petit Poucet, ou vous-vous tout bonnement me demander à déjeuner? Tâchez de trouver une chaise; tenez, là-bas, près de ce gros-nion qui, seul ici, me rappelle qu'il y a un année dont quelque ici ne sont pas des feuilles de papier.

—Beauchamp, dit Albert, c'est de votre journal que je viens vous parler.

—Vous parler, Monsieur? Que désirez-vous?

—Je désire une rectification.

—A propos de quoi, Albert? Mais asseyez-vous donc!

—Merci, répondit Albert pour la seconde fois, et avec un léger signe de tête.

—Expliquez-vous.

—Une rectification sur un fait qui porte atteinte à l'honneur d'un de mes amis.

—Allons donc! dit Beauchamp surpris. Quel fait? Cela ne se peut pas.

—Le fait qu'on vous a écrit de Janina.

—De Janina?

—Oui, de Janina. Et vous vous avez l'air d'ignorer ce qui m'amène?

—Sur mon honneur!... Expliquez, un journal d'hier!

—Cela ne vous intéresse point, je vous supplie le mien.

Beauchamp lut en bondissant:

"On nous écrit de Janina, etc. etc."

—Vous comprenez que le fait est grave, dit Morcerf quand Beauchamp eut fini.

—Cet officier est donc votre parent? demanda le journaliste.

—Oui, dit Albert en rougissant.

—Eh bien! que voulez-vous que je fasse pour vous être agréable? dit Beauchamp avec douceur.

—Je voudrais, mais cher Beauchamp, que vous rétractassiez ce fait.

Beauchamp regarda Albert avec une attention qui annonçait seulement beaucoup de bienveillance.

—Voyons, dit-il, cela vous nous entraîner dans une longue causerie; car c'est toujours chose grave qu'une rétractation. Asseyez-vous; je vais relire ces lignes incriminées.

Albert s'assit et Beauchamp relut les lignes incriminées par son ami avec plus d'attention que la première fois.

—Eh bien! vous le voyez, dit Albert avec fermeté, avec ruiner même, on a quelqu'un de ma famille, et nous nous entraîner dans une longue causerie.

—Voyons ... voyons ...

—Oui, je veux.

—Permettez-moi de vous dire que vous n'êtes point parlementaire, mon cher vicomte.

—Je ne veut point l'être, répliqua le jeune homme avec lenteur; je tournerais la rétractation d'un fait que vous avez énoncé hier, et je l'attendrai. Vous êtes avec mon ami, continue Albert les lèvres serrées, voyant que Beauchamp, de son côté, commençait à relire ces lignes pour la seconde fois, vous êtes avec mon ami, pour comprendre ma détermination. Vous avez, je l'espère, pour comprendre ma détermination. Vous êtes certain en pareille circonstance.

—Si je suis votre ami, Morcerf, vous finirez par me le faire oublier avec des mots pareils à ceux de tout à l'heure.... Mais voyons, je ne nous fâchons pas, je ne nous, ses encore.

—Voyons, quel est Fernand?

—C'est mon père, tout simplement, et, dit Albert: M. Fernand Mondego, comte de Morcerf, un vieux militaire qui a vu vingt champs de bataille, et dont on voudrait couvrir les nobles cicatrices avec la fange impure ramassée dans le ruisseau.

—C'est votre père! dit Beauchamp, alors c'est autre chose; je comprends votre indignation, mon cher Albert. Mêmes dans.....

Il relut la note en passant cette fois sur chaque mot.

—Mais où voyez-vous, Monsieur, que je demande Fernand de journal soit vivant?

—Nulle part, je le sais bien, mais d'autre le vrai. C'est pour cela que je vous dis que le fait soit vrai.

Alors mais je veux, Beauchamp levez les yeux sur Morcerf, et, les baissant presque aussitôt, il demeura pensif.

—Vous demeurez en fait, mais en pas, Beauchamp, répète Morcerf avec une colère croissante, quoique toujours concentrée.

—Oui, dit Beauchamp.

—A la bonne heure! de Albert.

—Mais quand je dis que je ne sais rien.

—Comment!

—Oui, je choue vaut la peine d'être déclarée et je sûrement.

—Pardon, mon cher ami, vous comprenez, il ne faut pas vous dire que vous vous trompez, vous vous trompez pas que vous vous trompez, vous vous trompez de cette question, si vous croyez que vous vous trompez de cette question?

—Eh bien! dit Beauchamp en regardant Albert avec ce sourire qui lui était particulier et qui savait prendre la nuance de toute les passions.

—Monsieur, reprit le jeune homme, il y a si peu pour me demander raison que vous êtes venu, il faut que vous ne vous trompez pas.

—Mais, en ce cas, voyons, si malgré toutes mes précautions, tous mes procédés, si j'ai un duel, me serviras-vous de témoin?

—Mais, mon cher ami, dit Monte-Christo avec une gravité suprême, vous avez dû voir qu'en temps et lié j'étais tout à votre dévotion; mais le service que vous me demandez là sort du cercle de ceux que je puis vous rendre.

—Pourquoi cela?

—Peut-être le saurez-vous un jour.

—Mais en attendant?

—Je demande votre indulgence pour mon secret.

—C'est bien. Je prendrai Franz et Château-Renaud.

—Prenez Franz et Château-Renaud, ce sera à merveille.

—Mais enfin, si je me bats, vous me donnerez bien une petite leçon d'épée ou de pistolet?

—Non, c'est encore une chose impossible.

—Singulier homme que vous faites, allez! Alors vous ne voulez vous mêler de rien?

—De rien absolument.

—Alors n'en parlons plus. Adieu, comte.

—Adieu, vicomte.

Morcerf prit son chapeau et sortit.

A la porte, il retrouva son cabriolet, et, continuant du mieux qu'il put sa colère, il se fit conduire chez Beauchamp; Beauchamp était à son journal.

Albert se fit conduire au journal.

Beauchamp était dans un bureau sombre et pendreux comme sont de fondation les bureaux des journaux.

On lui annonça Albert de Morcerf. Il fit répéter deux fois l'annonce; puis, mal convaincu encore, il cria: Entrez!

Albert parut.

Beauchamp poussa une exclamation de surprise en voyant son ami franchir les lisses de papier et fouler d'un pied mal assuré les journaux de toutes grandeurs qui jonchaient non point le parquet, mais le carreau rougi de son bureau.

—Par ici, par ici, mon cher Albert! dit-il en tendant la main au jeune homme; qui diable vous amène? dites-vous perdu comme le petit Poucet, ou vous-vous tout bonnement me demander à déjeuner? Tâchez de trouver une chaise; tenez, là-bas, près de ce gros-nion qui, seul ici, me rappelle qu'il y a un année dont quelque ici ne sont pas des feuilles de papier.

—Beauchamp, dit Albert, c'est de votre journal que je viens vous parler.

—Vous parler, Monsieur? Que désirez-vous?

—Je désire une rectification.

—A propos de quoi, Albert? Mais asseyez-vous donc!

—Merci, répondit Albert pour la seconde fois, et avec un léger signe de tête.

—Expliquez-vous.

—Une rectification sur un fait qui porte atteinte à l'honneur d'un de mes amis.

—Allons donc! dit Beauchamp surpris. Quel fait? Cela ne se peut pas.

—Le fait qu'on vous a écrit de Janina.

—De Janina?

—Oui, de Janina. Et vous vous avez l'air d'ignorer ce qui m'amène?

—Sur mon honneur!... Expliquez, un journal d'hier!

—Cela ne vous intéresse point, je vous supplie le mien.

Beauchamp lut en bondissant:

"On nous écrit de Janina, etc. etc."

—Vous comprenez que le fait est grave, dit Morcerf quand Beauchamp eut fini.

—Cet officier est donc votre parent? demanda le journaliste.

—Oui, dit Albert en rougissant.

—Eh bien! que voulez-vous que je fasse pour vous être agréable? dit Beauchamp avec douceur.

—Je voudrais, mais cher Beauchamp, que vous rétractassiez ce fait.

Beauchamp regarda Albert avec une attention qui annonçait seulement beaucoup de bienveillance.

—Voyons, dit-il, cela vous nous entraîner dans une longue causerie; car c'est toujours chose grave qu'une rétractation. Asseyez-vous; je vais relire ces lignes incriminées.

Albert s'assit et Beauchamp relut les lignes incriminées par son ami avec plus d'attention que la première fois.

—Eh bien! vous le voyez, dit Albert avec fermeté, avec ruiner même, on a quelqu'un de ma famille, et nous nous entraîner dans une longue causerie.

—Voyons ... voyons ...

—Oui, je veux.

—Permettez-moi de vous dire que vous n'êtes point parlementaire, mon cher vicomte.

—Je ne veut point l'être, répliqua le jeune homme avec lenteur; je tournerais la rétractation d'un fait que vous avez énoncé hier, et je l'attendrai. Vous êtes avec mon ami, continue Albert les lèvres serrées, voyant que Beauchamp, de son côté, commençait à relire ces lignes pour la seconde fois, vous êtes avec mon